

Alice Guy, roman graphique de Catel Muller (dessins), Jean-Louis Bocquet (scénario), Casterman, 2021, 400 p.

(extrait de l'énorme documentation à la fin de l'album,
présentant notamment les personnalités importantes de l'époque et de la vie d'Alice Guy)

Francis Lacassin

Né le 18 novembre 1931 à Saint-Jean-de-Valérisclé dans le Gard, Francis Lacassin grandit à Alès où ses parents sont commerçants. Le rayon des journaux illustrés pour la jeunesse lui inocule le virus de la lecture. Il est âgé de 24 ans, quand il part à la conquête de la capitale en 1954. Le jeune Alésien vient alors de remporter, à Montpellier, un concours d'inspecteur des impôts et l'école se trouve à Paris. Au bout de vingt-quatre mois d'une formation administrative sinistre et soporifique, compensée par la fréquentation quotidienne et hypnotique de la Cinémathèque de Langlois, Lacassin comprend qu'il ne pourra jamais rester assis derrière un bureau à manipuler des chiffres. Plutôt des mots ou des images. Décision irrévocable. Ainsi, au tournant des années 1960, Francis Lacassin établit la carte des territoires qui resteront les siens Sa *sainte trinité* ; le roman populaire et d'aventure, le cinéma des premiers temps et la bande dessinée.

En 1962, quand Francis Lacassin fonde le Club des bandes dessinées – plus tard rebaptisé Centre d'études des littératures d'expression graphique –, on les appelle encore des « illustrés », le terme amalgamant contenant et contenu. Avant-guerre, le docte historien du cinéma Georges Sadoul affirmait déjà : « Ces journaux versent dans la cervelle malléable des enfants la pornographie la plus basse, le goût du meurtre et des exploits de gangsters, l'envie de devenir un espion, l'espoir de participer à une guerre civile destinée à replacer les rois sur leurs trônes. » En 1962, passé la puberté, lire des bandes dessinées est une tare sociale. Il y a un tort à redresser. Sous l'impulsion de Lacassin, ce Club se transforme vite en cellule de combat pour la reconnaissance de la bande dessinée comme un moyen d'expression majeur, comme un art autonome. Lacassin est bien entouré : la sociologue Évelyne Sullerot, la comédienne Delphine Seyrig, le dessinateur Jean-Claude Forest, les cinéastes Alain Resnais et Chris Marker, le patron de *France-Soir* Pierre Lazareff auxquels viendront s'adjoindre Raymond Queneau, Hergé et René Goscinny. Grâce à eux, la bande dessinée deviendra enfin un numéro. Le neuvième art. En 1971, Francis donnera le tout premier cours consacré à la bande dessinée à l'université Paris I, et publiera *Pour un neuvième art* l'année suivante dans la collection 10/18.

En 1963, il signe son premier scénario de long métrage. Pour Georges Franju, il adapte *Judex*, le serial en 12 épisodes réalisé par Louis Feuillade en 1916. L'année suivante, en compagnie de Raymond Bellour, il publie son premier ouvrage majeur sur le cinéma : *Le Procès Clouzot*. Au fil des années suivront des études biographiques sur les pionniers du cinéma : de Louis Feuillade à Jean Durand en passant par Alfred Machin. Cette même année 1963, dans la revue *Bizarre* éditée par Pauvert, Lacassin donne à lire une longue étude intitulée *Tarzan, mythe triomphant, mythe humilié*. En 1971, il reprendra ce texte sous une forme plus élaborée dans la collection 10/18 : *Tarzan ou le Chevalier crispé*, devenant l'ouvrage de référence sur l'homme-singe. C'est son premier coup d'éclat dans le domaine de la littérature populaire. Dans ses mémoires, Lacassin se définira comme un « grand justicier de l'édition et saint-Bernard à usage d'auteurs ensevelis dans l'oubli ». L'éditeur qui lui donne l'opportunité formidable de se déployer dans tous ses domaines de prédilection a pour nom Christian Bourgois. Rencontré au début des années 1970, le directeur des éditions 10/18 lui voue une confiance aveugle. Jusqu'en 1995, Francis Lacassin éditera sous sa marque 221 volumes. De Jules Vernes à Rudyard Kipling, de Conan Doyle à Joseph Kessel, de Gaston Leroux à Titayna, de Léo Malet à Sinclair Lewis, de Mac Orlan à Simenon. Publiant pour la première fois au monde l'édition complète de l'œuvre de Jack London. Bâtie en vingt-cinq ans, la première bibliothèque idéale selon Francis Lacassin.

Mais sa grande passion, celle qui l'imposera dans les mémoires des cinéphiles du monde entier, c'est le cinéma des origines, jusque-là négligé par les historiens.

Dès 1960, Francis se connecte avec la Fédération française des ciné-clubs qui l'envoie aux quatre coins de l'Île-de-France porter la bonne parole cinématographique en présentant classiques et modernes aux banlieusards de toutes obédiences. C'est son gagne-pain principal pour les années à venir. En retour, il doit collaborer gracieusement à la revue *Cinéma*. Quitte à écrire uniquement

pour la gloire, autant réellement œuvrer pour elle. Dès ses premiers textes publiés dans *Cinéma*, Lacassin prend le contre-pied de ses confrères, se passionnant pour ce qui n'intéresse personne – ce sera son credo – : les pionniers du cinéma français.

À une époque où seul Henri Langlois se penche sur le cinéma muet, Lacassin, dans cet unique sillage, balise pour les années à venir son territoire de prédilection et d'expertise. Archéologue de ses propres souvenirs d'enfance, Lacassin se lance à la poursuite des témoignages des derniers survivants, des films disparus, des traces égarées d'une époque si proche et pourtant déjà trop lointaine pour la plupart de ses contemporains versés dans l'étude du septième art.

Juillet 1963, avenue de Tervueren à Bruxelles, Alice Guy – 90 ans – reçoit pour la première fois Francis Lacassin – 32 ans. Venu interroger Alice pour la biographie de Louis Feuillade qu'il rédige alors, Francis revient bouleversé de Bruxelles. Face à la vive nonagénaire, le trentenaire a vite compris que ses relations avec Feuillade représentent une infime partie émergée de l'immense iceberg que constitue cette existence vouée au cinéma. Il a trouvé l'héroïne de sa vie, un nouveau combat à mener. Jusqu'au retour aux États-Unis de la pétulante vieille dame, ils sont en contact constant. Francis cherche à publier ses souvenirs de pionnière et espère convaincre son propre éditeur, Pierre Lherminier. Celui-ci vient de créer chez Seghers la collection *Cinéma d'aujourd'hui* dont l'ouvrage consacré à Jean-Luc Godard s'est déjà vendu à 200 000 exemplaires. Mais l'éditeur renvoie le tout, notant que le propos est intéressant, mais qu'il ne pense pas en vendre plus d'un millier d'exemplaires. Face à cette adversité, Lacassin se met en tête, pour mieux servir sa cause, d'établir la première filmographie complète d'Alice Guy-Blaché. D'abord avec 1 aide d'Alice elle-même, puis lors de séjours aux États-Unis. Il fouille les catalogues, hante les cinémathèques, collectionne des images de films, contretypage celles que lui envoie Alice ; le tout s'entasse dans une boîte jaune Kodak. Il est d'ailleurs l'un des premiers à relever l'absence de *La Fée aux choux* dans le catalogue Gaumont. Il estimera plus tard qu'un catalogue n'est pas une bible et que la version de 1896 a peut-être disparu, les deux connues ayant pu être de simples remakes. À cet égard, la discussion n'est toujours pas close.

En 1971, Lacassin parvient enfin à publier un article consacré à Alice Guy dans la revue spécialisée *Cinéma 71*. Le texte est aussitôt traduit dans *Sight and Sound*, incitant enfin les chercheurs américains à ouvrir cette voie inédite. Dès l'année suivante, son opus majeur, *Pour une contre-histoire du cinéma*, s'ouvre sur un chapitre intitulé *Alice Guy, la première femme réalisatrice de films du monde*.

Quatre ans plus tard : le vieux rêve d'Alice se concrétise enfin. Sous la marque Denoël, l'association féministe Musidora publie *L'Autobiographie d'une pionnière du cinéma*. Lacassin y adjoint la première filmographie des œuvres cinématographiques d'Alice, fruit de douze années de recherches.

Jusqu'à la fin de sa vie, Alice restera une préoccupation constante pour le chercheur. Il rédige pour une revue confidentielle d'études cinématographiques *Au secours de la Victorine, un épisode niçois de l'aventure d'Alice Guy*. Le pitch est dans le titre. La quinzaine de feuillets est le fruit d'une dizaine d'années de recherches. Pour la première fois est dévoilée dans le détail la vie d'Alice de 1920 à sa disparition, grâce aux témoignages recueillis entre-temps auprès de sa fille Simone, de sa petite-fille Régine, de son petit-neveu Gabriel Alliguet et de Marc Sandberg, petit-fils du fondateur du studio. Ce court texte est devenu depuis une référence, diffusé tous azimuts virtuels.

Francis Lacassin meurt dans la nuit de 11 au 12 août 2008 à l'hôpital parisien Georges-Bizet où, quatre jours plus tôt, il a été opéré du cœur. Francis est âgé de 77 ans.

Quelques mois avant sa disparition, alors que nous établissons le second tome de ses mémoires, Francis me confie le fruit de toutes ses recherches sur Alice Guy – une boîte jaune Kodak –, avec une mission : poursuivre son combat de réhabilitation. Il sait que depuis notre première rencontre, en 1980, il a su me faire partager sa fascination pour la première dame du cinéma. Mais moi, je ne suis pas chercheur d'histoires, je me contente de les raconter. Justement, il a eu le temps d'apprécier le travail que Catel et moi avons réalisé autour de la figure de Kiki de Montparnasse. « Alors, voyons, José-Louis, Alice est un sujet pour vous deux ! »

En 2017, Catel et moi décidons d'ouvrir enfin la fameuse boîte jaune Kodak. Francis devait, un jour, se métamorphoser en personnage de bande dessinée.